

L'Abaille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 18 février 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE. Le 56. La Valse tragique. Aneidotes. La Lettre. Le Pardon. Une Journée à Messine. A la Flamme. Cuisine. Le Petit Faune, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. Chiffons. L'actualité, etc., etc.

La révolution au Nicaragua.

Les dernières nouvelles qui nous arrivent du siège de la révolution au Nicaragua, sont favorables aux insurgés. Un engagement entre les troupes du gouvernement et celles des révoltés se poursuit dans le moment; le général Vasquez, à la tête de trois cents hommes, livre bataille, dans le voisinage d'Acocoyapa, au général Mena qui, lui, est à la tête de douze cents hommes.

de l'harmonie dans les rangs des politiciens. Les Chambres législatives, en dépit d'une vigoureuse opposition, ont donné leur sanction à la loi validant les dettes encourues par les révolutionnaires en 1896. Il n'y a aujourd'hui que le Président qui, par son veto, puisse empêcher la mise en vigueur de la loi en question. La validation par le gouvernement de Washington du papier-monnaie que la Confédération du Sud des Etats-Unis avait émis, aurait un cas semblable. A la séance des Chambres où la validité de la loi a été reconnue, le ministre Baca assistait, et il a répondu avec chaleur aux attaques dont la mesure a été l'objet de la part des députés Reyes, Castillon et Gomez. Le vote a donné lieu à des scènes tumultueuses; et le député Reyes ne s'est pas caché pour prédire la dislocation du parti libéral comme conséquence de l'adoption de la mesure qu'il a qualifiée d'immorale. L'avant-dernière nuit, des avis reçus à Washington ont annoncé que les troupes du gouvernement et celles des révolutionnaires s'étaient rencontrées en deux circonstances et que les premières avaient subi de lourdes pertes. Le général Estrada est l'auteur de ces avis, de sorte qu'il est préférable d'attendre avant d'y ajouter foi, qu'ils soient confirmés. Estrada ne nous a rien fait de bruits que Madrid fait répandre par ses agents aux Etats-Unis à dessein d'influencer les Américains en sa faveur. Le général Mala, commandant un corps d'artilleurs de l'armée de Valaquez, a été tué, dit-on, à la bataille de St-Vincent; et le général Chamorro vient de vaincre le général Lara dans les plaines d'Esquipulas. Le mouvement révolutionnaire au Nicaragua se prolonge, semblable-t-il, outre mesure. Les revers nombreux qu'ont subis les armées du gouvernement, si bien entendu, toutes les nouvelles qui nous viennent du siège de la révolution ne sont pas controuvées, auraient dû assurer depuis longtemps le triomphe définitif d'Estrada. Comme tout s'use, tout a une fin, le jour viendra où les forces de l'un des deux partis s'épuiseront; ce sera le jour de la capitulation, du retour de l'ordre, qu'appellent de tous leurs vœux les amis de la paix.

Les clous dans le poteau.

Un fermier avait un fils appelé John, garçon insouciant et léger. —Ecoute! lui dit-il un jour, chaque fois que tu feras mal, j'enfoncerai un clou dans ce poteau; et chaque fois que tu feras bien, j'en retirerais un. Ce sera comme un livre où tu pourras lire ta conduite. Ainsi dit, ainsi fait. Et chaque jour le père avait un clou et quelquefois un grand nombre de clous à planter. Rarement, très rarement, en avait-il un à retirer. A la fin, John s'aperçut que le poteau était tout couvert de clous, et il commença à être honteux de sa conduite. Il résolut alors de se mieux conduire et dès le jour suivant il fut si obéissant et si appliqué, que plusieurs clous furent enlevés; le lendemain et les jours suivants, il en fut de même. Et John persévérant dans ses efforts, et moment vint où il ne resta plus qu'un clou à ôter. —Regarde, John, lui dit alors son père; voici le dernier clou, je vais l'arracher! N'es-tu pas content? John regarda le poteau; mais au lieu d'exprimer sa joie comme

s'y attendait son père, il fondit en larmes. —Comment! dit le père, je croyais que tu serais ravi que tous les clous fussent loin! —Oui, dit John en sanglotant, les clous sont loin, mais les trous restent. Hélas! il en est ainsi de nos mauvaises habitudes et de nos fautes. Nous pouvons les surmonter et les guérir, mais la trace demeure.

AU SEUIL DE "CHANTECLER"

L'état d'âme de M. Edmond Rostand.

La veille de la répétition générale de "Chantecler", voici ce que disait un correspondant parisien de la dernière œuvre de Rostand: Au moment où l'œuvre si longuement attendue va se révéler enfin à la foule, s'est-on demandé ce que pense cette foule du plaisir qui lui est réservé? Qu'espère-t-elle voir ou entendre, cette foule impatiente, dont la curiosité passa par tant d'étapes et qui fut tout à tour confiante, nerveuse, inquiète, trépidante, agacée et même irritée? De quoi est faite son attente? Se dispose-t-elle à assister à une comédie ou à une farce? Elle serait bien embarrassée de vous répondre, rien n'étant plus vague que cette attente. Soyez certains que l'imaginative, chez elle, ne s'est pas mise en frais. Elle s'est laissée dire qu'on allait lui offrir un divertissement d'un genre nouveau et, les mirages d'une information outrancière aidant, — sans parler de l'illustration du nom qui a signé "Chantecler" — elle s'apprête à assister devant un spectacle extraordinaire. Ne lui en demandez pas plus. Elle n'a pas autre chose à vous confier. Mais il est quelqu'un dont l'état d'esprit — on dit maintenant l'état d'âme — doit paraître plus complexe à ceux-là mêmes qui y pensent le moins. Et c'est l'auteur de "Chantecler". Celui-là sait ce qui va être offert au public, mieux que personne, mieux que n'importe lequel de ses interprètes, qui en connaissent pourtant les vers par cœur, — puisque c'est le vol de sa pensée qui va s'époussier, vibrer et chatoyer dans la lumière créée par son rêve. Et le sachant, qu'il prévoit-il? Eh bien! là aussi, nous restons dans l'impérissable. M. Edmond Rostand ne sait pas encore ce que va être sa pièce aux chandeliers. Il attend la révélation de l'impression qu'elle produira sur lui, le rideau levé. L'œuvre devant le public, il n'en sera plus l'auteur. Il assistera, invisible dans la salle, à l'éclosion de son poème, comme le plus attentif des spectateurs, et en découvrira la signification vraie en même temps que la foule. "Chantecler" met, en quatre actes, des bêtes en scène. C'est entendu. On nous l'a répété jusqu'à la satiété. Nous allons voir le coq, le merle, la faisane, le paon, le rossignol, le hibou, le chien, le chat, le pigeon, le pinède, le dindon, le canard, le pivolet.... Et je suis bien loin de vous dire tout. Après? Que cela nous apprend-il? Est-ce un épologue? une pastorale? une comédie épiquée?... —Qu'est-ce que c'est? —ai-je demandé à M. Edmond Rostand. C'était hier, au cours d'une conversation à table, à ce moment de "farfante" où le repas terminé,

la causerie devient plus familière... —Quel sous-titre pourriez-vous donner à "Chantecler"? —Je n'en sais rien! me répondit M. Edmond Rostand en suivant la fumée bleue de son cigare. Et, après une pause, il reprit: —Je le saurai quand je le verrai jouer. Et voilà qui nous dit mieux que toutes les phrases combien l'œuvre est particulière.

On a, à propos de "Chantecler", parlé d'Aristophane. Il semble que la pièce ne présente que de lointains rapports avec les comédies du poète grec. Si elle offre des coins légèrement satiriques, ce n'est qu'en passant. Le peu que nous en savons nous porte à croire que "Chantecler" est avant tout une pastorale, une pastorale héroïque et un peu symbolique. Mais alors, puisque nous sommes au théâtre, la pièce, pour retenir l'attention de la foule, doit, en dehors de son attrait propre, séduire par des moyens scéniques? Contient-elle des parties de féerie? —Non, me dit M. Edmond Rostand, à moins que vous ne trouviez que la nature en est une — Mais il y a une action? —Oui, et conforme aux personnages. Les "Fables" de La Fontaine ont une action. Le "Roman du Renard" en a une. — Au fond, c'est notre vieux conte qui vous a donné l'idée d'écrire "Chantecler"? —Non, et j'en ai l'avoue en toute humilité, quand l'idée de mon poème m'est venue, je n'avais pas lu le "Roman du Renard". C'est la nature et le même qui m'a révéélé "Chantecler". Une scène de ferme au pays basque... Un merle dans une cage. Un coq en train. L'attitude du merle, je me dis: "Il se moque très certainement du coq. Celui-ci le voit-il? Si oui, qu'en pense-t-il?" Et voilà Chantecler en germe...

—C'est alors que je me mis à lire le "Roman du Renard". Je me demandai à un certain moment si je n'allais pas me servir des personnages mêmes du roman. Mais j'y renonçai presque aussitôt, aimant mieux prendre les vrais personnages que j'avais sous les yeux, autour de moi. De sorte que ma pièce ne se rattache plus à la tradition du moyen-âge que par ce nom de Chantecler que je lui ai emprunté. Mes autres personnages ne sont désignés que par leur nom générique, sauf pourtant le chien, que j'ai appelé Patou, en souvenir d'une bête qui m'était chère et que j'ai perdue pendant que j'écrivais mon poème. Car la chaîne rapide des années s'est déroulée avec ses sourires et ses mélancolies depuis que j'ai pris la plume... —"J'en n'aurais pas plutôt jeté les premiers vers sur le papier que j'invitai Coquelin à venir me voir à Cambo. Les artistes accepteraient-ils de jouer une pareille pièce? —Il me rassura, m'encouragea et, sous l'impulsion de sa nature généreuse, ne tarda pas à s'enthousiasmer de l'idée nouvelle. Cher Coquelin!... A quel que temps de là, je lui lus la pièce tout entière, ainsi qu'à d'autres amis. Ces amis me disaient, l'autre jour, qu'ils ne voyaient aucune différence entre le poème d'il y a six ans et celui qui va être offert au public, — car l'œuvre est écrite depuis ce temps-là et je n'ai fait que la mettre au point. Mais cette différence qui leur échappa, je la vois, moi... je la verrais de plus en plus, si on me laissait mon poème auquel je peux travailler jusqu'au terme de mes jours, puisqu'il me suffit pour cela de me promener à la campagne.

Le poète de "Chantecler" s'était tu, la pensée comme entraînée au loin, vers des songes naissants. Doucement, je le retirai de sa rêverie: —Comment affrontez-vous cette première représentation de "Chantecler"? —En me disant que si une œuvre humaine peut difficilement résister à une pareille préface de bruit et de curiosité, ce n'est pas une raison parce que "Chantecler" qui n'est qu'une pièce, est attendu par la malice, pour que cela lui donne plus de signification à mes yeux. On peut prêter à mon œuvre une importance qui l'écrase, elle n'est, dans ma carrière d'écrivain, qu'un épisode et non pas cette bataille à laquelle on essaie de me conduire. Mon poème ne diffère pas, dans mon esprit, des précédents et de ceux qui suivront. Je me garde, sachez-le, de me laisser influencer par cette pression qu'on veut exercer sur moi, et je ne m'émeus que dans la proportion où l'on dot s'émouvoir à la veille d'une première.

—Mais pourquoi avez-vous laissé accréditer tant de légendes? —Je n'aurais pas suffi à les démentir. J'ai pris, au reste, comme règle, de laisser dire. Quand je suis à la campagne, j'ignore ce que l'on colporte sur moi; quand je suis à Paris, je rencontre toujours quelqu'un qui veut bien m'en informer. Je me borne à l'écouter. Répondre, c'est bien des affaires, il faut en avoir le goût, le temps aussi. Et puis, entre nous, ces légendes, méritent-elles qu'on s'y arrête? Pourquoi voulez-vous que j'attache plus d'importance à celle-ci qu'à celle-là? Pourquoi répondre plutôt à la légende du million reçu pour la publication de "Chantecler" qu'à telle autre information prétendue sensationnelle et provenant, probablement, d'une lettre anonyme? Des lettres anonymes, j'en reçois tous les matins. Tenez! en voici une au hasard; voulez-vous l'entendre?...

"Du courrier à moitié dépouillé qui attend non loin de lui, le poète prend la première lettre qui se présente sous sa main, élève le papier à ses yeux et lit: —"Jusqu'à quand vous renoncerez-t-on partout avec votre habit à boutons d'or et votre pardessus bleu ciel? — M. Rostand ne peut s'empêcher de partager l'hilarité qui éclate autour de lui. — Il me suffit dit-il, il me suffit de savoir que je suis en veston noir et en pardessus gris pour m'aller nulle part... Mais le poète reprend aussi son ton de douce gravité et ajoute: —"J'ai pour formule: "L'homme n'est que ce qu'il est et ne dit mot", — surtout quand il va parler pendant quatre actes.

CONFERENCE EN ESPAGNOL A L'UNIVERSITE TULANE.

Devant un public nombreux, M. Juan Antonio Cavestany a fait, hier matin, à l'Université Tulane, une conférence sur un des écrivains de l'Espagne qu'il honore le plus, Miguel Cervantes. Le conférencier, comme on devait s'y attendre, a retracé à grands traits la vie très intéressante de l'immortel auteur de Don Quichotte; rappelant ses débuts dans la carrière des Lettres sous la tutelle de Juan Lopez de Hoyos et sous les incidents auxquels il fut mêlé faisant de sa vie une des plus mouvementées connues. Bien que fils d'une famille noble, Cervantes naquit sans fortune, et reçut une éducation libérale que son amour passionné de l'étude lui permit de compléter. Cervantes fut un des figures les plus intéressantes de son époque, et son Don Quichotte est l'œuvre la plus répandue qui soit au monde; elle a été traduite dans toutes les langues et vivra éternellement parce qu'elle porte l'empreinte du génie du grand poète, du grand épiquique, du grand penseur. Cervantes fut pris un jour de l'envie de visiter l'Amérique, mais le roi combattit cet envie et ne permit pas au rêve de son illustre sujet de se réaliser; il refusa à celui-ci son autorisation de quitter ses Etats. Cervantes connut les apures luttes de la vie; et pour être à la hauteur de ses responsabilités, il travailla avec un inlassable courage toujours. M. Cavestany a été intéressant d'un point de vue de sa causerie qui a été étincelante et qu'on a beaucoup goûtée. Il parle avec pureté et grandeur la langue espagnole dont il connaît toutes les subtilités, toutes les élégances. Le Freresseur Fortier qui avait présidé la conférence, la félicité et remercia en lui disant que de toutes les conférences qu'il avait entendues, la sienne l'avait le plus charmé: le compliment venait de haut. M. Cavestany est le type du gentilhomme espagnol, de cette race d'hommes qui possède toutes les distinctions, toutes les noblesses; il rappelle le chevalier, le prince d'aujourd'hui.

THEATRES.

TULANE. Les deux dernières représentations de "The Climax" seront données aujourd'hui au Tulane. A partir de dimanche soir "The Talk of New York", dont le premier rôle sera tenu par le célèbre comédien Victor Moore. CRESCENT. "A Stubborn Cinderella", la jolie comédie musicale qui vient d'obtenir un grand succès au Crescent sera encore jouée deux fois aujourd'hui, en matinée à prix populaires et le soir. Dimanche soir première de "The Little Terror". ORPHEUM. Impossible de trouver un programme de vaudeville plus original et plus divertissant que celui de l'Orpheum. Les numéros qui le composent peuvent être classés au tout premier rang et sont exécutés à merveille. Ce programme tiendra l'affiche jusqu'à dimanche soir inclusivement.

LA TEMPERATURE.

Le Bureau Météorologique a publié hier un bulletin réjouissant. Il annonce qu'à partir de samedi matin le thermomètre remontera graduellement et ne tardera pas à reprendre le niveau qu'il avait ces jours derniers. La vague de froid qui s'est abattue jeudi sur les Etats du Sud n'aura par conséquent pas une longue durée et sa disparition ne sera retardée de personne.

BLESSURE.

En voulant monter dans un car à l'angle des rues Canal et Royale hier matin, Robert Jennings, demeurant rue Annette, est accidentellement tombé se blessant au corps.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: 12. Usages 100... 6 mois 12... 12 mois 24... Pour les Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: 15.15... 12.50... 25.00... EDITION HEBDOMADAIRE. Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 12.00... 24.00... 36.00... Pour les Mexique, le Canada et l'Etranger 15.00... 30.00... 45.00... Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands. Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL ou L'PAR TRAITE SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O. DEUX PASSIONS GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL QUATRIEME PARTIE VIE PERDUE I TROIS VISITES (Suite.) — Eh bien? —J'ai reçu sa visite ce matin, au instant avant celle de Ga-

bielle. Il venait me faire ses adieux. Il quitte Paris.... —Lui?... O'est renversant! —Il part demain. —Mais il avait eu déjà des succès, si je ne me trompe. —Beaucoup. —Et il s'en va? —Découragé, on peut-être gagné par le mal du pays, par la nostalgie de la maison paternelle ou les beaux yeux de quelque cousine.... Il va à Montauban se marier et faire de la médecine pratique en s'achant de guérir des malades. —Et tu l'imitais? —O'est probablement ce que j'aurais de mieux à faire. Je saurais en ce cas l'exemple d'un homme qui me témoigne une amitié dont je suis profondément touché. —Le docteur Bernay? —Lui-même. —Oh iras-tu? —Je ne suis pas fixé. —Au pays de Oaux, peut-être? —Je ne dis pas non. —Tu n'aurais pas tort, sans doute, car tu t'y trouverais au milieu d'un cercle d'amis. Tu en es là-bas. —Quelques uns. —De vrais? —Je le crois. —La petite baronne de Glatigny et son mari l'agriculteur.... —Des gens excellents. —Le marquis d'Angeville et les de Grigoy avec qui tu as fait connaissance.... —Je les ai peu vus, mais je serais enchanté d'être lié avec eux. —Et enfin le docteur Bernay, dont tu viens de parler et qui avait beaucoup de goût pour toi; il est trop vieux pour soigner ses malades et se fera un plaisir de te repasser sa clientèle. —Tu me donnes une idée qui pourrait être excellente. —Ne l'aurais-tu pas déjà? —La voix de Georges Dafresne devenait peu à peu âpre et plus affaiblée. Il ajouta, avec une ironie croissante: —Par la même occasion, tu pourrais, au bout de quelque temps d'établissement à Orvilliers, par exemple dans la maison de la présidente qui apparaît maintenant à Suzanne et qu'elle serait enchantée de mettre à ta disposition, faire une excellente affaire à laquelle tu ne serais doute déjà songé. —Laquelle? —Al-j'ai besoin de te l'indiquer? —O'est peut-être un service que tu me rendrais. —Eponser ta propriétaire, parbleu! —Suzanne! —Pourquoi pas? —Suzanne! répéta Paul Tavernier. —Puisqu'elle est libre! —L'avoocat le regarda fixement. —Mon cher, lui dit-il, je te jure que cette idée ne m'est pas venue, mais si j'avais la moindre chance d'être agréé par elle, j'estimerais que ce serait pour moi un bonheur et une bonne fortune inespérés! Jamais, tu entends, jamais, je n'ai rencontré une femme aussi bien faite pour assurer le bonheur d'un homme, non pas pour un instant, non pas pour la durée d'un caprice, non pas pour quelques années, mais pour une vie entière!.... Il ajouta en souriant: —O'est une félicité à laquelle je ne me crois pas destiné. Elle dépasse mes ambitions, et si le vent du hasard qui nous pousse l'ol où là pendant notre courte existence me conduisit dans le pays de cette adorable femme, je me jugerais trop heureux qu'elle veuille bien m'accorder seulement un peu de son amitié! — Georges Dafresne ne répliqua rien. —Toujours il machonnait ses lèvres et sa moustache, dans un accès de colère concentrée qui laissait Paul Tavernier dans un calme parfait. —Même, au fond, il se félicitait que la distraction dont sa rupture avec Dafresne l'avait privé lui fut rendue. —O'était pour lui une intéressante étude que celle de cet être aux passions indomptables. Il y eut un silence pendant lequel il pensa devant son "ami" une boîte de cigares, en l'invitant du geste à en allumer un. — Georges Dafresne procéda à cette opération délicate avec lenteur. —L'avoocat engagé de nouveau la conversation qui ressemblait presque, depuis un instant, au début des hostilités entre deux armées en présence. —Ainsi, reprit-il, tu n'es pas fixé sur ce que tu feras après ton mariage? —Pas encore. —O'est à Paris que tu t'établiras? —Probablement. —Si tu aimes la campagne, que n'y vas-tu demeurer? —Avec Valentine? —Si elle y consentait! —Pour y mener la vie des Glatigny, fit Dafresne d'un ton méprisant. —Je ne vois pas déjà qu'elle soient si mal partagés. J'ai rarement vu une maison qui me plaise autant que la leur. Il y a là dedans une simplicité qui n'est pas sans grandeur! —Georges Dafresne lança un piafard d'un usage de faméé claire et dit: —Nous aurions déjà sur eux un avantage, si nous nous installions à l'Orfrière, en gentlemen farmers. —Lequel? —Celui d'être plus à l'aise que le baron. —Je le crois. —Et ensuite le plaisir d'être soigné à l'œil en cas de maladie.... —Par qui? —Par toi donc, puisque tu dois t'établir à Orvilliers.

de sonnette discret. Elle introduisit un vieux domestique qui venait de descendre d'un coupé à la porte de la maison. —C'était Colin, le valet de chambre du marquis d'Angeville le défunt. Il remit à Paul Tavernier une carte de son jeune maître qui portait ceci: —"M. le marquis Jacques d'Angeville prie M. Paul Tavernier de lui faire l'honneur de venir dîner ce soir chez lui, rue de Lille, à huit heures. Au dessous il y avait cette annotation: —"Sans aucune cérémonie, entre amis, presque en famille! —Le docteur Bernay sera enchanté de se trouver avec vous. —"Votre bien dévoué, —"JACQUES D'ANGEVILLE." Le vieux valet de chambre, tout vêtu de noir, cravaté de blanc, attendait. L'avoocat griffonna quelques mots et les lui remit. Le valetard s'inclina et disparut, reconduisant à la porte par le jeune homme. —On entendit sur la chaussée deserte le roulementourd qui annonçait le départ d'un équipage de maître. Georges Dafresne dit à son compagnon: —Il me semble que j'ai déjà vu cette figure quelque part. —Une excellente physionomie!

—Dis plutôt que tu caches ton jeu et je me demande pourquoi. —Paul Tavernier devint grave —Mon cher Dafresne, dit-il, je n'ai rien à cacher de mes projets si à toi ni à personne.... Je suis libre comme l'air, indépendant comme Robinson dans son île, puisque je n'ai ni conseils à demander ni comptes à rendre à qui que ce soit. Ma triste situation a du moins cet avantage. Je t'affirme de nouveau que je ne suis pas fixé le moins du monde sur ce que je ferai. Mais tu ne donteras pas de ma franchise si j'ajoute que notre entretien m'a, grâce à toi, ouvert des horizons nouveaux. Je trouve ton projet excellent. Orvilliers est un pays qui me plaît infiniment! J'y ai découvert un monde que j'ignorais et j'espère, si j'y vais, mériter l'amitié des quelques voisins que tu viens de me désigner toi-même. J'ai dix mille francs de rentes assurées.... Je peux donc remplacer le bon docteur Bernay, s'il le veut, en faisant moins de bien que lui parce que je ne possède pas les mêmes ressources. J'ai toujours admiré la maison de cette pauvre présidente qui réalisait à mes yeux ce qu'on peut appeler une demeure de gens paisibles et honnêtes, comme disait le vieux Brantôme. O'est une idée que je me propose de creuser à loisir. Le marquis Antoine ouvrait la porte du vestibule sur un coup

de sonnette discret. Elle introduisit un vieux domestique qui venait de descendre d'un coupé à la porte de la maison. —C'était Colin, le valet de chambre du marquis d'Angeville le défunt. Il remit à Paul Tavernier une carte de son jeune maître qui portait ceci: —"M. le marquis Jacques d'Angeville prie M. Paul Tavernier de lui faire l'honneur de venir dîner ce soir chez lui, rue de Lille, à huit heures. Au dessous il y avait cette annotation: —"Sans aucune cérémonie, entre amis, presque en famille! —Le docteur Bernay sera enchanté de se trouver avec vous. —"Votre bien dévoué, —"JACQUES D'ANGEVILLE." Le vieux valet de chambre, tout vêtu de noir, cravaté de blanc, attendait. L'avoocat griffonna quelques mots et les lui remit. Le valetard s'inclina et disparut, reconduisant à la porte par le jeune homme. —On entendit sur la chaussée deserte le roulementourd qui annonçait le départ d'un équipage de maître. Georges Dafresne dit à son compagnon: —Il me semble que j'ai déjà vu cette figure quelque part. —Une excellente physionomie!

de sonnette discret. Elle introduisit un vieux domestique qui venait de descendre d'un coupé à la porte de la maison. —C'était Colin, le valet de chambre du marquis d'Angeville le défunt. Il remit à Paul Tavernier une carte de son jeune maître qui portait ceci: —"M. le marquis Jacques d'Angeville prie M. Paul Tavernier de lui faire l'honneur de venir dîner ce soir chez lui, rue de Lille, à huit heures. Au dessous il y avait cette annotation: —"Sans aucune cérémonie, entre amis, presque en famille! —Le docteur Bernay sera enchanté de se trouver avec vous. —"Votre bien dévoué, —"JACQUES D'ANGEVILLE." Le vieux valet de chambre, tout vêtu de noir, cravaté de blanc, attendait. L'avoocat griffonna quelques mots et les lui remit. Le valetard s'inclina et disparut, reconduisant à la porte par le jeune homme. —On entendit sur la chaussée deserte le roulementourd qui annonçait le départ d'un équipage de maître. Georges Dafresne dit à son compagnon: —Il me semble que j'ai déjà vu cette figure quelque part. —Une excellente physionomie!

de sonnette discret. Elle introduisit un vieux domestique qui venait de descendre d'un coupé à la porte de la maison. —C'était Colin, le valet de chambre du marquis d'Angeville le défunt. Il remit à Paul Tavernier une carte de son jeune maître qui portait ceci: —"M. le marquis Jacques d'Angeville prie M. Paul Tavernier de lui faire l'honneur de venir dîner ce soir chez lui, rue de Lille, à huit heures. Au dessous il y avait cette annotation: —"Sans aucune cérémonie, entre amis, presque en famille! —Le docteur Bernay sera enchanté de se trouver avec vous. —"Votre bien dévoué, —"JACQUES D'ANGEVILLE." Le vieux valet de chambre, tout vêtu de noir, cravaté de blanc, attendait. L'avoocat griffonna quelques mots et les lui remit. Le valetard s'inclina et disparut, reconduisant à la porte par le jeune homme. —On entendit sur la chaussée deserte le roulementourd qui annonçait le départ d'un équipage de maître. Georges Dafresne dit à son compagnon: —Il me semble que j'ai déjà vu cette figure quelque part. —Une excellente physionomie!